



HAL
open science

Enjeux anthropologiques des demandes actuelles de changement de sexe

François de Muizon

► **To cite this version:**

François de Muizon. Enjeux anthropologiques des demandes actuelles de changement de sexe. *Chari-*
tas, 2022, 16, pp.39-51. hal-04636432

HAL Id: hal-04636432

<https://uco.hal.science/hal-04636432>

Submitted on 26 Aug 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Enjeux anthropologiques des demandes actuelles de « changement de sexe »

François de Muizon

Enseignant-chercheur en théologie, UCO

Charitas, n° 16, été 2022

Cahier de l'école de théologie de la Communauté Saint-Martin

Depuis une ou deux décennies, dans les pays occidentaux, nous assistons à une explosion des demandes de « changement de sexe », spécialement chez les enfants et adolescents. Cette explosion ne manque pas d'interroger. Dans certains pays, le nombre annuel de jeunes « transitionneurs » aurait été multiplié par un facteur 50 voire 100¹, avec de fait une écrasante majorité de filles. On voit aussi augmenter le nombre de professionnels de l'enfance qui se spécialisent dans la transidentité. Ce phénomène est nouveau dans la mesure où il concerne massivement des mineurs, enfants ou adolescents, et non des majeurs dont les choix personnels sont a priori garantis par la société démocratique.

La question change de nature quand il s'agit d'enfants encore peu capables de savoir discerner le bien du mal. En effet, le simple fait d'exprimer son désir de changer de sexe, parfois dès l'enfance, est-il suffisant pour obliger la société à accéder immédiatement à cette demande, parfois sans réel discernement, puisque nous en aurions la possibilité médicale et chirurgicale ? On sait par ailleurs que ces traitements ont des effets irréversibles² et stérilisants. Le récent procès³ d'une jeune femme britannique, l'illustre clairement. Keira Bell⁴ reproche au corps médical d'avoir répondu immédiatement à sa demande de transition de genre et de ne pas l'avoir protégée contre elle-même, reconnaissant qu'elle était encore une adolescente immature. Aujourd'hui, elle regrette amèrement cette transition irréversible. Reconnaissons qu'en soi le fait n'est pas nouveau : nombreux sont les enfants qui ont un jour désiré partager la condition de l'autre sexe, mais précisément les fantasmes infantiles ont-ils vocation à être réalisés ? De quel droit exiger de la société un tel passage à l'acte ? Au-delà d'un questionnement psycho-sociologique, c'est le phénomène lui-même dans toutes ses implications éthiques et anthropologiques que nous voudrions éclairer dans cet article.

¹ cf. Caroline Éliacheff, Céline Masson, *La fabrique de l'enfant-transgenre*, éd. de l'Observatoire, 2022.

² cf. Abigail Schrier, *Irreversible Damage : Teenage Girls and the Transgender Craze*, Swift Press 2021

³ Décision de la Haute Cour de Justice de Londres qui donne raison à la plaignante, notamment au sujet de l'usage de bloqueurs de puberté. Royal Court of Justice (GB), EWHC 3274, 1er décembre 2020, URL : <https://www.judiciary.uk/wp-content/uploads/2020/12/Bell-v-Tavistock-Clinic-and-ors-Summary.pdf>

⁴ Ibid. p. 77-85; cf. Olivia Sarton, « Enfants en questionnement de genre : observations relatives aux décisions anglaises "Keira Bell" », [village-justice.com](https://www.village-justice.com/articles/enfants-questionnement-genre-observations-relatives-aux-decisions-anglaises,40297.html), 1er octobre 2021. URL : <https://www.village-justice.com/articles/enfants-questionnement-genre-observations-relatives-aux-decisions-anglaises,40297.html>

I/ « Transition de genre » : peut-on vraiment changer de sexe ?

« Nous avons appris avec stupeur que notre fille, 15 ans, se considérait dysphorique de genre c'est-à-dire qu'elle considérait qu'elle était un garçon transgenre. Elle estime ne pas être née dans le bon corps », raconte un père de famille dans une émission radiophonique récente. On peut sérieusement s'interroger sur l'origine d'un tel vocabulaire. Qu'est-ce qu'être « dysphorique de genre » ? Que signifie « transition de genre » ? Ces expressions s'inscrivent dans un nouveau lexique qui s'impose aujourd'hui, sans discernement critique. Issu des *gender studies*⁵, ce vocabulaire fournit autant d'éléments de langage rendant pensable l'impossible. Dans ce dispositif, si le « sexe » est la catégorie biologique distinguant à partir des organes génitaux observés à la naissance, les individus mâles et femelles, le « genre » désigne soit un rôle socialement construit, soit le ressenti psycho-affectif qui conduit à s'identifier soi-même comme homme ou femme, indépendamment de la référence au réel du corps. L'« identité de genre » que chacun est supposé décider librement, peut donc entrer en conflit avec le sexe biologique. En définitive, c'est la façon dont les individus se perçoivent eux-mêmes subjectivement qui doit être déterminante, et contraignante pour le corps social. Selon un parti pris délibérément subjectiviste, la « transidentité » est la manifestation autodéclarée par une personne que son « identité de genre » est différente de celle que la nature lui a donnée (sexe) et que la société lui a assignée (genre). Cette personne est donc en droit d'aligner son corps au « genre ressenti ». Le néologisme « cisidentité » désigne les êtres humains pour lesquels le genre ressenti est simplement aligné au sexe biologique. La posture « trans-affirmative » symbolise l'ouverture d'esprit, dans une attitude subversive assumée, par opposition aux générations précédentes dominées par des injonctions « cisgenres » réactionnaires. Le tableau idéologique est dressé.

Dans ce contexte, le genre et le sexe ne sont plus que des carcans imposés qui s'opposent à la liberté individuelle. Il faut s'en affranchir par un « éveil⁶ » transidentitaire et s'autodéterminer. Quel que soit son âge, chaque personne est libre et capable — et a le devoir — de choisir son identité de genre. Selon les trans-activistes, l'enjeu est politique, militant et social. Le principe d'autodétermination accorde un caractère absolu au ressenti subjectif de la personne. L'auto-

⁵ Pour une présentation de l'histoire des discours sur le genre, je me permets de renvoyer à deux articles : François de Muizon, « La théologie du corps, réponse prophétique aux discours sur le genre ? », Colloque inaugural de l'Institut de Théologie du Corps, 28-29 novembre 2014, in Semen Y. (dir.), *Amour humain, amour divin*, Cerf, 2015, p. 175-195. « Amour et altérité, à l'heure des discours sur le genre », Actes du colloque théologique de la Faculté Protestante Jean Calvin, *L'amour dans tous ses états*, 20-21 février 2015, in *La Revue Réformée*, N° 278, 2016/2, tome LXVII, avril 2016, p. 43-72.

⁶ Le wokisme (de *woke*, éveillé) est une nouvelle figure de la pensée du soupçon, en ce sens que ce que nous croyions évident (par exemple ici, que le donné du corps sexué est l'ancrage d'une identité masculine ou féminine qui concerne toute la personne) ne serait qu'un préjugé cisgenre dont il faut prendre conscience, et qu'il faut déconstruire dans la mesure où il serait source de coupables discriminations. Notons qu'on est passé en quelques décennies du combat contre le sexisme (domination du sexe masculin et discrimination du sexe féminin), puis contre l'hétérosexisme (domination du modèle hétérosexuel et discrimination du modèle homosexuel), pour arriver au combat contre le cisgenrisme (domination du modèle cisgenre et discrimination du modèle transgenre).

déclaration procède *a priori* d'un choix éclairé, qui n'a pas à être questionné. Pire, l'interroger est considéré comme une tentative coupable de s'opposer au ressenti subjectif qui lui a tous les droits.⁷

La « transition de genre » est un processus qui procède par étapes. Selon le documentaire suédois *The trans train*⁸, quand on commence une transition sociale, on monte dans un train qui ira jusqu'au bout. Il est pratiquement impossible d'en sortir, à cause de la pression des groupes trans-affirmatifs. Ainsi on distingue la transition *sociale* (changer de prénom et de pronom, de mode vestimentaire et adapter son apparence physique au genre ressenti intérieurement, dans la sphère publique), puis la transition *médicamenteuse* (suivre des traitements médicamenteux pour bloquer la puberté, puis des traitements hormonaux pour compenser l'absence des hormones naturelles du sexe ressenti)⁹, enfin la transition *chirurgicale* (réaliser des actes d'ablation des marqueurs physiques du genre rejeté, ablation des seins, mastectomie, ou reconstruction mammaire par prothèses; de chirurgie constructive des organes sexuels du genre ressenti, invagination du pénis et création d'un clitoris à partir du gland, création d'un pénis à partir d'un côté flottante et obturation de la vulve, et de chirurgie esthétique de mise en conformité avec les stéréotypes physiques concordants avec le genre ressenti). Bien évidemment, les « sexes » reconstruits sont stériles et ne réagissent pas spontanément comme un sexe naturel. Il ne s'agit que d'apparence de sexe.

Bien connue de la Psychiatrie depuis longtemps, la dysphorie de genre concernait jusqu'à ces dernières années une infime minorité de personnes (0,0025 % des filles et 0,01 % des garçons¹⁰). Mais depuis une dizaine d'années, les pays ayant adopté une démarche trans-affirmative (Pays-Bas, Suède, Norvège, Angleterre, Canada, États Unis) font tous le même constat d'une très forte augmentation du nombre d'adolescents de sexe féminin qui consultent pour dysphorie de genre, sans antécédents significatifs dans l'enfance. « L'emballement des courbes » que l'on

⁷ Si, selon un sondage récent (IFOP, octobre 2020), 22 % des jeunes français de 18-30 ans ne se reconnaît pas dans l'une des deux catégories de genre, homme ou femme, cela n'est évidemment pas sans lien avec l'introduction volontariste de ce vocabulaire et des dogmes qu'il impose. URL : ifop.com/wp-content/uploads/2020/11/117735-Résultats-Marianne.pdf, p. 71

⁸ *The trans train*, documentaire réalisé par Karim Matisson et Caroline Jemsby, Télévision Publique Suédoise, avril 2019. URL : <https://www.oedipe.org/videos/2021/trans-train>

⁹ Selon la loi française, la transition sociale et médicamenteuse est possible avant la majorité, avec l'accord des parents. La transition chirurgicale n'est possible qu'à partir de la majorité.

¹⁰ La dysphorie de genre est définie dans le *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux* (DSM-5) de l'American Psychiatric Association, 5e édition, 2015, comme une dysfonction sexuelle. Il prévoit un diagnostic global de la dysphorie de genre avec des critères spécifiques distincts pour les enfants et pour les adolescents et les adultes. « On estime qu'entre 0,005 et 0,014% des hommes selon le sexe de naissance et 0,002 à 0,003% des femmes selon le sexe de naissance correspondent aux critères diagnostiques de la dysphorie de genre selon le Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders, Fifth Edition (DSM-5). Beaucoup plus d'individus se définissent comme transgenres, mais ne répondent pas aux critères de la dysphorie de genre. » URL : <https://www.msmanuals.com/fr/professional/troubles-psihiatriques/sexualité-dysphorie-de-genre-et-paraphilies/dysphorie-de-genre>

constate par exemple à l'Hôpital Karolinska de Stockholm¹¹, est le symptôme d'une lecture unilatérale des différents troubles psychiatriques de ces adolescentes, exclusivement interprétés à l'aune de la souffrance de « ne pas être née dans le bon corps », ou « d'avoir un cerveau d'homme dans un corps de femme », expressions pour le moins étonnantes, largement diffusées par les sites transactivistes. C'est précisément le travail du psychologue que d'interroger le sens profond de telles paroles d'enfants ou d'adolescents pour se demander de quoi elles sont le symptôme¹². Le Dr Lisa Littman évoque une « contagion sociale chez les adolescentes¹³ » liée en partie à la fréquentation de sites transactivistes où la transidentité est présentée comme l'unique solution à tous les problèmes et troubles de l'adolescence. La chercheur va jusqu'à identifier les critères d'une véritable dérive sectaire, les adolescents étant encouragés à couper tout lien avec leurs parents. L'idéologie transactiviste ayant pour effet d'aveugler le diagnostic psychiatrique lui-même, les véritables pathologies ne sont pas identifiées, et donc ne sont pas soignées¹⁴. Ainsi on constate que les troubles psychiatriques persistent après une transition, d'où le terrible sentiment chez certains « transitionneurs » d'avoir été trompés et d'avoir servi de cobaye.

La première question qu'il convient de poser est celle du bien intégral de l'enfant. Il est fort probable que l'enfant qui veut changer de sexe exprime une vraie souffrance, dont les causes sont multiples : mésestime de soi, difficulté de s'approprier son corps sexué, de s'aimer soi-même, violence sexuelles subies, angoisses diverses, etc. Ces difficultés sont d'abord à relier aux bouleversements inhérents à l'adolescence et à ses questionnements inévitables. La transition sociale et médicale va peut-être apporter un certain soulagement sur le moment, donnant l'illusion de croire qu'on a trouvé l'origine du mal-être, mais le problème psychologique de fond étant nié, il n'a aucune chance d'être traité et guéri. En revanche, accompagner l'enfant ou l'adolescent dans le

¹¹ On passe de 12 demandes de transition chirurgicale en 2001, à 1800 demandes en 2018. Source : Fabienne Sintès, *Le Bruit du monde ce soir est en Suède*, France Inter, 15 septembre 2021.

¹² Selon le psychologue pour enfants canadien Kenneth Zucker, « il s'agit d'une erreur intellectuelle et clinique de penser qu'une seule cause explique toutes les dysphories de genre. Il s'agit de comprendre la relation entre l'attitude et les sentiments profonds. Le fait que des enfants disent des choses n'implique pas nécessairement que vous deviez les accepter ou qu'elles soient vraies ou que ce soit dans le meilleur intérêt de l'enfant de le croire. Se concentrer uniquement sur le genre n'est pas une bonne manière de procéder, la santé mentale des enfants est très importante. Une étude a mis en lumière que les enfants atteints de dysphorie de genre sont sept fois plus susceptibles d'être atteints d'un trouble autistique. Il est possible que les enfants qui ont tendance à devenir obsessionnels ou à faire une fixation sur quelque chose soient plus susceptibles d'être obnubilés par le genre. » in Phil Broom, Graham Smith et Alex Gower-Jackson, *Transgender Kids : Who Knows Best ?*, BBC, 2017, URL : <https://www.dailymotion.com/video/x6bs0v6>

¹³ Dr Lisa Littman, chercheur en santé publique, Brown University, Rhode Island, USA.

¹⁴ Selon le pédo-psychiatre Sven Roman : « 90 % des jeunes patients que je croise souffrent d'autres pathologies qui sont en fait leurs vrais problèmes : ils sont autistes, atteints de dépression, d'anxiété, de syndrome post-traumatique, [...] Pour tous ces troubles, nous avons des traitements dont l'efficacité a été prouvée par la science, mais pas pour la dysphorie de genre quand elle touche les enfants. On devrait faire le travail que l'on a toujours fait dans la psychiatrie infantile : les écouter, leur parler, savoir pourquoi ils pensent ce qu'ils pensent et là, on peut les aider. », in Frédéric Faux, Tristan Hertig, *La Suède freine sur la question du changement de sexe des mineurs*, RTS, 27 juin 2021, URL : <https://www.rts.ch/info/monde/12295658-la-suede-freine-sur-la-question-du-changement-de-sexe-des-mineurs.html>.

travail d'intériorisation de son sexe corporel et d'intégration à sa vie psychique et personnelle reste une priorité absolue.

II/ Consentir au corps, à la limite, au donné : pour un personnalisme chrétien intégral

Au-delà de l'approche psychologique et clinique, qui s'avère pourtant nécessaire vue l'ampleur du phénomène, la question fondamentale ne doit pas être masquée. Elle porte sur la personne humaine, en son unité inséparablement charnelle et spirituelle. Comment peut-on à ce point dissocier l'identité personnelle de son ancrage dans une chair sexuée ? Comment peut-on relativiser l'altérité sexuelle, au point de laisser croire qu'on peut « changer de sexe », sans mentir gravement sur la vérité du corps et de son langage ? Tôt ou tard, le mensonge détruit. Pire, il tue, mais on ne le croit pas. Il est vrai que les discours sur le genre nous ont habitués à une série de dissociations ruineuses qui éclatent la personne entre sexe anatomique, sexe psychologique, sexe social, orientation sexuelle et identité de genre. Comment, dès lors, retrouver l'unité fondamentale de la personne, ou du moins, travailler à l'unification de la personne pour faire droit à « l'homme tout entier » (1 Th 5, 23) ?

1°/ Contre les dissociations dualistes, pour une vision intégrale de la personne

En première analyse, reconnaissons que les *gender studies* recèlent une part de vérité. Dans un contexte d'émancipation de la femme, on pouvait comprendre la nécessité de dénaturiser la domination masculine, pour lutter contre le sexisme. Plus fondamentalement, s'il est libérant de distinguer sexe et genre, c'est bien parce que le donné naturel (sexe) a besoin d'être repris, étayé, médiatisé par la culture (genre). L'écart entre sexe anatomique donné et genre construit dans une histoire personnelle et sociale manifeste la richesse du sexe humain et l'enjeu de son intégration dans la personne. Refusant d'enfermer le sens de la différence sexuelle dans un naturalisme réducteur, mais aussi dans des stéréotypes culturels, les *gender studies* ont fait apparaître que l'identité sexuée est aussi le fruit d'une histoire personnelle et sociale, d'une construction psycho-affective. L'écart entre sexe et genre montre que toute sexualité personnelle est aussi le fruit d'une élaboration. La construction psychique de son identité sexuée passe par un nécessaire travail d'intégration et d'intériorisation personnelles de son sexe corporel, ce qui constitue un enjeu majeur à l'adolescence. Cette élaboration implique de tenir compte de l'historicité du sujet et du dynamisme de sa liberté. C'est précisément pour cette raison qu'une authentique éducation à l'amour et à la sexualité est si importante, spécialement chez les adolescents et les jeunes adultes ¹⁵. On l'aura compris, la *distinction* entre sexe et genre, entre donné et construit, entre corps et signification, est légitime car elle révèle tout l'écart entre les possibilités physiologiques d'un corps sexué et la vérité d'un amour interpersonnel qu'il est appelé à exprimer.

¹⁵ Cf. SACREE CONGREGATION POUR L'EDUCATION CATHOLIQUE, *Orientations éducatives sur l'amour humain*, Rome, 1983.

Cependant, en sa forme radicale, *queer* et *trans*, le discours sur le genre *oppose* le donné naturel (le sexe) et la construction individuelle et sociale (le genre) pour finir par les récuser l'un et l'autre, au profit des désirs individuels, justifiant l'hédonisme ambiant. Dès lors, de quel droit *opposer* le donné charnel à la liberté, le corps à la personne ? Nul ne niera qu'il y a une dimension culturelle des identités masculines et féminines. Mais si le biologique ne dicte pas directement les comportements humains, on ne peut pas pour autant dissocier la dimension biologique (sexe) des comportements personnels vécus, dont la signification est médiatisée dans une culture (genre). Les dissociations concrètes sont autant de symptômes d'un nouveau dualisme qui ruine la notion-même de personne comme unité dynamique d'une vie corporelle, psychique et spirituelle. C'est aussi l'éthique comme travail d'unification entre les différentes dimensions de la personne qui est niée.

2°/ Le corps sexué comme limite et la question de l'origine

Fondamentalement, c'est sur la notion de limite que porte le débat. Si la cohérence entre sexe et genre comme modèle normatif (« cisgenre ») est refusé, c'est bien parce qu'elle constitue une limite au champ des possibles. Le corps sexué manifeste indéniablement une limite : je suis homme ou femme, mais non les deux. Je ne suis pas tout. Le fantasme transgenre consiste à s'imaginer pouvoir passer outre la limite du sexe, comme si nous n'étions pas immergés intégralement dans le réel d'un corps sexué. Une jeune fille qui a subi une transition chirurgicale (mastectomie) n'est pas un homme, mais une femme mutilée. Certes sa voix a mué, et elle est désormais barbue, mais elle demeure ce qu'elle n'a jamais cessé d'être : une femme¹⁶, et ce dans chacune de ses cellules.

En effet, le sexe constitue avec la mort les deux limites inhérentes à la condition humaine. Si je suis homme, je n'ai qu'un regard très limité sur le monde, sur l'être humain, sur la vie, sur Dieu. La moitié de l'humanité restera à jamais pour moi mystérieuse, inconnaissable de l'intérieur. Par exemple, un homme n'éprouvera jamais ce que peut éprouver corporellement une femme (cycles, grossesses, possibilité d'accueillir la vie). Je n'ai donc qu'une vue très limitée sur l'expérience humaine. Je dois renoncer à tout connaître, à tout vivre, à tout expérimenter. Traversé par la limite, j'incarne librement et véritablement ma vocation d'homme ou de femme, en y consentant fondamentalement et en l'intériorisant. Le donné du corps sexué constitue donc une limite à accueillir comme une bénédiction qui précède ma liberté et la rend possible. Jean Guilton écrivait :

¹⁶ Ainsi témoigne Keira Bell : « J'ai commencé à réaliser que la vision que j'avais à l'adolescence de devenir un homme n'était qu'un fantasme et que ce n'était pas possible. Ma constitution biologique était toujours féminine et cela se voyait, quelle que soit la quantité de testostérone présente dans mon organisme ou le nombre de séances de sport que je faisais. La société me percevait comme un homme, mais ce n'était pas suffisant. J'ai commencé à ne voir qu'une femme plate, avec une barbe, ce que j'étais. Je me sentais comme un imposteur et j'ai commencé à me sentir plus perdue, isolée et confuse que lorsque j'étais en pré-transition. », SOS Éducation, *La question transgenre chez les enfants*, p. 50, consultable sur le site : <https://soseducation.org/docs/notes-etudes-entretiens-tribunes/la-question-transgenre-chez-les-enfants.pdf>

« La limite donne la forme qui est la condition de la plénitude.¹⁷ ». Dès lors nier l’ancrage biologique de la sexuation, c’est nier la finitude, c’est opter pour une toute-puissance démiurgique, comme si l’homme était à l’origine de lui-même. Le déni du sexe biologique et la volonté de puissance vont de pair. Est en jeu le fantasme d’une humanité auto-suffisante, qui ne se recevrait jamais de l’autre — ni de l’autre de l’autre sexe, ni de la nature, ni de l’Origine de la nature — restant repliée sur elle-même dans une posture prométhéenne.

3°/ Une différence source de sens

Positivement, si toute différence est source de sens, reconnaissons que la différence des sexes l’est d’une manière éminente, incontournable, irréductible. Encore faut-il apprendre à la déchiffrer ! D’autant que nous savons que la différence est souvent vécue comme une épreuve, un rapport de forces et conduire au repli sur sa particularité. Comment dès lors bien vivre une telle épreuve d’altérité qui précède même notre liberté ?

Posons avec le philosophe Emmanuel Levinas que de toutes les différences, la différence sexuelle est primordiale, universelle. Elle nous marque en profondeur, dès la première seconde de notre conception. C’est « la différence tranchant sur les différences¹⁸ », celle qui donne sens à toutes les autres différences plus relatives, d’âge, de culture, de milieu. C’est par cette première différence que nous accédons à toutes les autres. Elle précède et traverse toutes les autres. Chacun de nous est traversé tout entier par elle, depuis le timbre de sa voix jusqu’au noyau de chacune de ses cellules, et chacun de nous est né de la différence, fruit de l’union de deux êtres de sexe opposé.

La différence sexuelle est donc la différence la plus profonde, dans laquelle s’enracinent toutes les autres différences. C’est une différence irréductible au cœur de l’humanité, mais on ne peut pas dire pour autant qu’il y ait deux humanités. L’humanité est une mais sa caractéristique fondamentale, sa nature, est d’être sexuée, intrinsèquement différenciée. C’est donc une différence qui ne sépare pas pour instaurer un rapport de force, mais qui pose une limite en vue de la relation, de la reconnaissance, de la communion interpersonnelle, de la fécondité, en un mot, de l’amour.

4°/ Accueillir le donné corporel sexué, dans l’horizon du don

Comment repenser une relation unifiante entre le naturel (sexe) et le culturel (genre) ? Comment renouer le lien entre corps sexué et sens porté par une culture, sinon en intégrant ces deux dimensions dans le dynamisme de la personne, qui est dynamisme du don. Cela signifie que la personne ne se comprend elle-même et n’accède à son identité que dans l’horizon de sens du don,

¹⁷ Jean Guittou, *Le travail intellectuel*, Aubier, 1986. L’homme comme la femme doivent vivre ce que Freud appelait une “castration symbolique” : renoncement au phallus pour la femme, mais aussi renoncement à l’utérus pour l’homme.

¹⁸ Emmanuel Levinas, *Le temps et l’autre*, PUF, 1979, p. 14

qui est son dynamisme naturel¹⁹ : donnée à elle-même, elle ne peut s'accomplir pleinement elle-même qu'en se donnant elle-même²⁰. Au-delà des enjeux de rivalité entre les sexes, seul le dynamisme du don réalisant la communion des personnes, permet d'interpréter d'une façon juste le sens de la différence des sexes, jusque dans son inscription charnelle. Cette voie fut empruntée par Jean Paul II dans sa théologie du corps, mobilisée tout au long de son Magistère.

Dans cette perspective, le corps sexué n'est pas considéré comme une pesante contrainte (Beauvoir) ou un « destin » (Napoléon), mais comme un donné infiniment respectable, un langage à interpréter, une proposition de sens à discerner rationnellement et à intégrer pleinement dans une existence personnelle. Ce travail d'intégration parfois onéreux repose sur le fait que le corps sexué porte une orientation de sens qui concerne le tout de la personne, *a minima* une orientation vers l'autre. « Le sexe est un altruisme scellé dans notre chair » écrit Maurice Zundel²¹. Si donc le donné naturel biologique ne dicte pas immédiatement les conduites humaines, il reste que la liberté humaine ne se construit pas *ex nihilo*. Ainsi, le donné corporel n'est pas à considérer comme une contrainte, mais plutôt comme une offre, un appui pour la liberté, une possibilité ouverte, une proposition de sens, qui appelle une herméneutique, un acte interprétatif dans l'horizon du don. Comme l'écrit Xavier Lacroix : « Être homme et être femme n'est pas un destin mais une vocation. Tandis qu'un destin s'impose de l'extérieur, la vocation est médiatisée par une liberté. Mais la liberté peut-elle se construire *ex nihilo* ? Elle n'est pas auto-crédation, elle n'est pas l'arbitraire. Elle est accueil d'un donné ²² ».

En ce sens, accueillir le donné, c'est « dire pleinement oui » à ce corps sexué tel qu'il est, c'est se l'approprier²³ d'une manière personnelle et humanisante. Le donné que constitue le corps sexué, accueilli certes dans une culture elle-même donnée, fait signe, comme un texte équivoque, mais non dépourvu de sens. Il s'agira alors de déchiffrer ce texte inscrit en nos corps en leur différence spécifique. Il faudrait développer une herméneutique du corps sexué²⁴ qui manifeste combien il est un appel au don de soi. La théologie du corps développée par Jean-Paul II, qui est surtout une théologie de la personne en tant que sexuée et du corps comme langage, s'inscrit explicitement dans cette voie. C'est une réponse lucide et unifiante face aux dissociations mortelles de la *Gender theory*.

¹⁹ « Nature » s'entend ici au sens d'une ontologie de la personne, et non au sens moderne de phénomènes déterminés.

²⁰ La formule d'une telle anthropologie du don a été donnée par le Concile Vatican II : « L'homme, seule créature sur terre que Dieu a voulue pour elle-même, ne peut pleinement se trouver lui-même que par le don sincère de lui-même (cf. Lc 17, 33). » (Vatican II, *Gaudium et Spes*, 24 § 3). Pour une présentation accessible, François de Muizon, *Un corps pour se donner, Aimer en vérité selon saint Jean Paul II*, Mame, 2018.

²¹ Maurice Zundel, *Recherche de la personne*, Desclée, 1990, p. 274.

²² Xavier Lacroix, *Homme et femme, l'insaisissable différence*, Cerf, 1999, p. 142.

²³ Cela correspond au deuxième temps du don, celui de l'appropriation, selon la formule de *Gaudium et Spes* 24, 3.

²⁴ J'ai développé cette perspective dans Fr. de Muizon, *Homme et femme, L'altérité fondatrice*, Cerf, 2008, p. 239-255.

5°/ La différence des sexes a un sens théologique, indice de transcendance

Le sexe révèle que la personne ne s'accomplit que dans le don d'elle-même à l'autre. Être sexué signifie que je ne m'accomplirai pas sans l'autre de l'autre sexe, que je ne serai pas fécond sans passer par la rencontre de l'autre de l'autre sexe. C'est prendre acte de l'impossibilité d'être fécond tout seul, dans un retrait autarcique. C'est sortir du fantasme de la toute-puissance et choisir de dépendre de l'autre. Être sexué signifie que nous sommes faits pour la relation, ordonnés au don, à la communion. La différence sexuelle constitue une brèche énigmatique dans nos représentations marquées par la toute-puissance, une ouverture vers l'Autre, vers la transcendance, comme l'écrit Denis Vasse : « Le sexe en tant que différence est ce qui interdit radicalement à l'homme de s'enfermer dans l'image qu'il se fait de lui-même²⁵ ».

La différence sexuelle interdit de clore l'humain dans une représentation univoque et définitive, autoconstruite. À ce titre, l'altérité sexuelle est indice charnel de transcendance, comme l'écrit Christiane Singer : « Lorsqu'une société veut couper l'homme de sa transcendance, elle n'a pas besoin de s'attaquer aux grands édifices des églises et des religions, il lui suffit de dégrader la relation entre l'homme et la femme²⁶ ». Ainsi, au refus de l'altérité sexuelle fait écho le refus de l'Altérité divine. Pour le comprendre il nous faut revenir à la Genèse : « Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, mâle et femelle il les créa » (Gn 1, 27). Il y a de quoi s'étonner ! Pourquoi une telle insistance sur l'aspect animal de la sexuation (mâle et femelle se disent des animaux) au moment précisément où il est question de l'image du Dieu Unique et transcendant ? De fait, la première chose que la Bible dit de l'humain, c'est qu'il est créé mâle et femelle. Et cette donnée est directement mise en relation avec l'image de Dieu, comme si c'était en étant mâle et femelle que l'homme et la femme pouvaient être dits à l'image du Dieu dont on ne doit faire aucune image, révélant une corrélation mystérieuse entre le sens de la différence sexuelle et le sens de la Transcendance, le sens du Tout-Autre. L'altérité des sexes, en vue de devenir une seule chair (*basar ehad*), serait à l'image du Dieu Un (*Adonai ehad*), comme si le mystère de l'union de l'homme et de la femme était caché dans le mystère du Dieu-communion. Xavier Lacroix peut écrire : « le mystère de la différence entre l'homme et la femme repose en Dieu, comme la trace de sa transcendance²⁷. »

C'est donc en tant que traversée par une altérité fondamentale que l'humanité peut être dite à l'image d'un Dieu tri-personnel, lui-même traversé par l'altérité des Personnes au sein de la Trinité. C'est finalement en tant qu'homme et femme, c'est-à-dire en tant qu'est inscrite dans la chair une capacité à se donner, à s'unir et à construire une communion de personnes, que l'homme et la femme sont dits à l'image d'un Dieu Communion de Personnes, d'un Dieu Trinité. C'est un mystère

²⁵ Denis Vasse, *La chair envisagée*, Seuil, 1988, p. 297.

²⁶ Christiane Singer, *Du bon usage des crises*, Albin Michel, p. 57.

²⁷ Xavier Lacroix, *Homme et femme, l'insaisissable différence*, Cerf, 1999.

d'une profondeur abyssale et en même temps très incarné. Le corps en tant qu'il est sexué est donc porteur d'une très haute signification théologique, telle est l'intuition de la théologie du corps que Jean Paul II a développée au début de son pontificat²⁸.

Conclusion

Ainsi donner à entendre que l'on pourrait par moyens médicaux franchir la limite qui sépare les sexes est une redoutable escroquerie anthropologique. On ne triche pas avec le corps et avec le sexe, car la vérité du langage qu'ils expriment concerne la personne dans son mystère intangible. Or, c'est bien ce corps sexué qui est aujourd'hui mal aimé, au point de le mutiler au gré des caprices et des hésitations subjectives aussi indéfinies que le sont les genres et leurs avatars, symptômes ou effets de dissociations anthropologiquement ruineuses pour la personne.

Palpable, irrécusable, irréductible, la différence sexuelle nous précède et nous traverse tout entier. Elle n'est pas seulement une énigme, mais un mystère, qui ouvre à plus grand que nous. Face aux errances d'un constructivisme trans-affirmatif de plus en plus envahissant, il importe d'en redécouvrir la signification anthropologique et théologique. Il ne s'agit pas tant de la définir, de la figer, que de la libérer, de la laisser produire d'elle-même ses effets de sens et de s'en étonner, s'étonner que nous soyons, hommes et femmes, si semblables et si différents, si proches et si inconnus.

²⁸ Jean-Paul II, *La théologie du corps, L'amour humain dans le plan divin*, traduction Yves Semen, Cerf, 2014.